



EN DESCENDANT L'OTTAWA

Si j'ai discontinué, mes chers lecteurs, de vous entretenir sur Ottawa, c'est qu'il m'a fallu quitter la capitale à l'improviste pour ainsi dire, et un peu plus tôt que je ne m'y attendais.

A présent, si je vous renvoie à un temps un peu éloigné du moment où j'écris, n'accusez pas tant ma négligence, mes bons amis, que les dernières élections dont les émotions vives viennent de se calmer à peine, et auxquelles je me suis vu forcé de me mêler, hélas !

C'était donc par un beau matin du mois de mai dernier. La brise soufflait fraîche sur la rivière, mais le ciel était pur. Toute la journée, la veille, une pluie d'averse avait inondé la ville et le firmament brillait serein, ce matin-là, comme c'est l'ordinaire aux lendemains d'orages.

Disant avec peine adieu ou plutôt au revoir à tous mes chers hôtes de la capitale, j'avais résolu d'accomplir l'énorme sacrifice de les quitter ce jour-là. A 7 hrs 10 a. m., je montais dans le vapeur "Empress" de la Cie de navigation de l'Ottawa, faisant le service d'Ottawa à Grenville ; à 7 hrs 20 a. m., je pressais la main de mon fidèle ami, qui avait voulu me tenir compagnie jusqu'à son dernier moment, et quelques instants après nous démarrions. Je m'éloignais, la tristesse dans l'âme ; abandonnant déjà à Ottawa, avec mes derniers saluts, mes premiers regrets.

* *

En lâchant le quai, le bateau opère une conversion sur la droite et le voilà filant à toute vitesse, le cap sur Montréal. Adieu le quai de la Reine et ses abords, adieu les falaises abruptes de Rockliff et de la pointe Nepeau, puis, en détournant, le pont suspendu et les chutes, Hull et ses chantiers, adieu beaux paysages, témoins inconscients de bien chers souvenirs !

Vite je descends au bureau du commis me munir d'un billet de passage pour remonter tout de suite à l'arrière du bateau. Mais c'est en vain que je me hâte, tout disparaît et s'efface à mon œil anxieux. Notre aquatique coursier dévore l'espace. Le village de la Pointe-Gatineau n'est plus qu'un point indécis sur la rive droite, pendant que, sur la gauche, seuls les clochers de la cathédrale et les tours du Parlement se dessinent encore sur le fond du ciel. Avec ces derniers jalons pour lui tracer la route, mon cœur vole encore, sur l'aile de ma pensée, visiter une dernière fois divers coins d'Ottawa, tous plus chers les uns que les autres. Et tant que quelque chose d'Ottawa m'apparaît encore, il s'y promène ainsi, le pauvre exilé, jusqu'à ce que ma vue se trouvant bornée par l'horizon, il retombe dans ma poitrine, comme poussé par la détente subite d'un ressort puissant.

Alors, livré à moi-même, je me plongeai un instant dans de profondes réflexions pendant que le navire filait, filait sur l'eau à toute vapeur. Cet instant fut long d'une demi-heure. Lorsque je revins à la réalité des choses, nous touchions au quai de la station voisine d'Ottawa, à huit milles près, East Templeton, dans la province de Québec.

Nous avions longé, et j'avais vu, sans toutefois m'en rendre bien compte, des rives pittoresques, escarpées du côté d'Ontario, à notre droite—rive gauche de l'Ottawa—plates et basses du côté de Québec, à notre gauche—rive droite de l'Ottawa—à droite, ça et là quelques maisons éparpillées sur la côte et des terres en culture d'assez bon aspect, à gauche, de bien rares habitations disséminées dans la savane, et puis, là-bas, tout au fond, masquant la ligne de l'horizon, la voie ferrée du Pacifique Canadien qui va se rapprochant toujours de la rive. Plus loin le chemin de fer longe la berge, s'accrochant aux derniers contreforts des Laurentides qui viennent baigner leurs pieds timides dans l'Ottawa langoureux, pendant que leur front cherche, menace le firmament.

Pour plusieurs milles, après la station d'East Templeton, le spectacle se continue, sur l'une et l'autre rive, toujours le même et cependant jamais monotone. Au contraire, j'y trouve tant d'attraits que ma lecture languit, où je cherchais de la distraction aux tristes idées du départ. Le journal du matin glisse entre mes mains, mon plus frais souvenir d'Ottawa pourtant, acheté du légendaire petit vendeur sur le point de laisser le quai. Accablé de mon mépris, il tombe à mes pieds, pendant que moi, amant de la nature, je m'absorbe dans sa contemplation qui est en même temps une prière à son divin auteur. Oh ! qu'ils sont doux et croyants ces quarts d'heure de rêverie !

* *

Voici Cumberland, autre station, à vingt milles d'Ottawa. Rockland, cinq milles plus bas ; vaste entrepôt de bois de construction, siège de scieries considérables et pleines d'activité. Ces deux ports se trouvent sur la rive haut-canadienne, dans le comté de Russell.

Encore quatre milles de notre marche en avant et nous sommes à Thurso, province de Québec, dans l'immense comté d'Ottawa que nous avons côtoyé depuis notre départ, comme nous continuerons de le faire pour plusieurs milles durant. Déjà la rive québécoise se relève peu à peu au-dessus du niveau de l'eau, et la chaîne de montagnes commence à rallier sensiblement la rivière. Et ce, pendant que de l'autre bord, la côte s'affaisse de plus en plus, que le paysage tourne à l'uniformité.

A six et onze milles de Thurso, trente-cinq et quarante milles d'Ottawa, on touche encore successivement au quai de Lamb et à celui de Brown. Puis on arrive à Papineauville, toujours cher à notre fierté nationale parce qu'il nous rappelle le nom d'un illustre Canadien, auquel il ne manqua que la foi pour atteindre à une double immortalité.

Ici le spectacle qui se déroule à nos yeux, sur l'une et l'autre rive, est des plus réjouissant. La rivière, large et belle, coule au sein d'une campagne magnifique.

Cinq milles de plus et nous voilà rendus à Montebello où résident encore les descendants du grand tribun canadien. Le domaine seigneurial confine à la rivière, et du pont du bateau l'on distingue vaguement les formes indécises du vieux manoir qui se cache derrière les arbres, un peu plus loin.

De Montebello, dans le Bas Canada, à L'Original, P. Q., c'est l'affaire d'une heure de marche. Nous sommes ici à cinquante-neuf milles de la capitale fédérale du Canada. Ceux des touristes qui se dirigent vers les sources Caledonia prennent terre à cet endroit. Un coche les conduit directement de L'Original à Caledonia.

En partant de L'Original, le vapeur reprend son allure emportée et fait, en moins d'une demi-heure, les cinq derniers milles qui le séparent de Grenville, son point d'arrêt. Il est un peu plus de midi lorsque les passagers, qui ont quitté Ottawa vers 7½ hrs du matin, opèrent leur débarquement à ce dernier port.

Grenville avec ses rapides et, plus bas, Carillon avec son barrage énorme et ses glissoires pour trains de bois, offrent un obstacle infranchissable à la navigation de l'Ottawa. Aussi ses patrons ont-ils eu l'excellente idée de la partager en deux étapes : d'abord d'Ottawa à Grenville, puis de Carillon à Montréal, et *vice versa*, en remontant. Une courte voie ferrée relie ces deux stations entre elles, en longeant, l'espace de treize milles, le minuscule canal de Grenville qui ne permet le transit qu'à des bateaux de bien faible tonnage. Il y a donc un train local qui, dans l'espace d'une heure de temps environ, permet aux deux bâtiments, de Montréal et d'Ottawa, d'échanger réciproquement leurs passagers et bagages, sans éprouver presque de retard sur l'ensemble du voyage.

C'est ce train-là que je dois prendre pour poursuivre mon itinéraire. Mais à demain. Impossible de passer sans me rendre à des invitations pressantes et aller visiter, dans le comté de Prescott, là, vis-à-vis Grenville, le joli village d'Hawkesbury, où l'on veut bien que je sois attendu. S'il vous plaît de m'accompagner, amis lecteurs, nous passerons ensemble la rivière.

C'est en chaloupe, frêle embarcation, que s'opère cette traversée assez émouvante, juste à la tête des rapides. Mais le guide est sûr, je vous le dis, et connaît son Ottawa peut-être mieux que son Pater ; soyez sans crainte. Il y avait bien, cette fois-là, avec nous autres un gaillard plus qu'à moitié *tramp* assez plein d'eau-de-vie pour trouver, à l'occasion, dans le lit profond de la rivière, son eau de mort. Après nous avoir ahuris de ses sonnettes pendant trois quarts d'heure et nous avoir braillé sur tous les tons un seul bout de refrain compréhensible : *I'm an Irishman*, il ne l'était que trop, malheureusement, il se sauva au débarcadère sans payer son écôt. Le bon vieux père Bergeron jura ses grands dieux—mais un peu tard, c'est vrai—qu'il n'en reprendrait jamais, jamais plus de ces gens-là, dans sa chaloupe. Ainsi vivez sans crainte, vous qui traverserez un jour à Hawkesbury.

On vogue longtemps sur la rivière avant d'apercevoir Hawkesbury. Ce n'est qu'au détour d'une île qu'on le découvre, par-dessus laquelle il s'abrite modestement. Dans l'enfoncement d'une assez large baie on distingue, à gauche, deux ou trois grandes scieries en pleine opération ; à droite, une couple d'autres, inactives en ce moment. Tout cela opère, m'a-t-on dit, au nom de la "Hawkesbury lumbering Co." dont les messieurs Hamilton, d'Ottawa, furent pendant longtemps les riches directeurs.

Pendant qu'on me fournissait ces informations, je prenais terre au rivage et me faisais conduire, quelques minutes après, au presbytère du village où je devins l'hôte, trop honoré, de monsieur le curé du lieu.

Oh ! je me rappellerai longtemps cette franche et cordiale réception, à laquelle je ne me connaissais aucun titre que celui d'un sympathique inconnu, si ce n'est pourtant mon amitié aussi vive que respectueuse pour l'un des membres de la petite famille du presbytère.

La jolie course que j'ai faite, dans l'après-dîner, à travers le parc Hamilton, sur les îles et jusqu'au bord des rapides, l'aimable compagnie que j'y avais, ce double repas de famille où fut convié, comme un frère l'humble étranger, cette veillée au coin du feu, au doux foyer du presbytère, la bonne nuit que j'ai passée sous ce toit béni entre tous, la messe entendue le matin dans la modeste et fraîche chapelle, le long et intime entretien de l'avant-midi, entremêlé de quelques chants et assaisonné de vos prudentes remarques, monsieur le curé, la séparation enfin et les peines inévitables du départ sous de pareilles circonstances, voilà autant de souvenirs qui vivront pour bien longtemps ineffaçables dans mon cœur.

A vous, monsieur le curé, et aux vôtres, faible gage de ma gratitude, j'en fais un respectueux hommage !

Il était onze heures du matin quand, après avoir serré la main une dernière fois au vénérable curé qui m'avait suivi jusqu'au rivage, insigne honneur, je réintégrai l'embarcation du vieux traversier et nous gagnâmes Grenville. Le bonhomme, tout en jasant, me donna certains détails sur son village. J'en extrais ceux-ci :

Hawkesbury contient de cent cinquante à deux cents familles, vivant presque toutes de l'industrie du bois, l'hiver dans les chantiers, l'été dans les scieries. Il possède quatre églises, dont une catholique et les trois autres des congrégations réformées. Il s'y trouve une école publique, dont monsieur le curé a fait à grand-peine une école séparée, grâce à l'hostilité systématique des protestants et à la lâche insouciance de quelques rares catholiques. Malgré tout, ce prêtre actif et zélé a su discipliner la population flottante et manufacturière qui forme son troupeau, et la congrégation catholique de Hawkesbury tient à honneur de donner le bon exemple à ses sœurs séparées.

Somme toute, l'on aime Hawkesbury et pour lui-même et surtout pour les bonnes gens qu'on y trouve et l'on voudrait, en s'éloignant, leur dire non pas adieu, mais au revoir.

* *

Il était midi ou à peu près lorsque je pris pied de nouveau sur la jetée de Grenville, quelques minutes avant que n'y abordât, à son tour, le vapeur d'Ottawa.